

- III -

**Nelo Risi, Margherita Guidacci, Andrea Zanzotto,
Bartolo Cattafi, Luciano Erba,
Giuseppe Bonaviri, Giovanni Giudici,
Roberto Roversi, Raffaello Baldini,
Michele Ranchetti, Giampiero Neri,
Elio Pagliarani, Tolmino Baldassari**



Nelo Risi

Frère cadet du cinéaste Dino Risi, le metteur en scène du *Fanfaron (Il Sorpasso)*, avec V. Gassman et J.L. Trintignant, 1962) et de *Parfum de femmes* (1974), Nelo Risi est né à Milan en 1920. Fils de médecin, il le devient à son tour mais n'exercera jamais sa profession car il décide de se consacrer à la littérature et au cinéma. Pendant la guerre il survit au front russe et à un emprisonnement en Suisse. Il publie un recueil de proses poétiques : *Le opere e i giorni*. Après la guerre il vit à Paris et en Afrique. Il tourne un film inspiré du scénario de son épouse, Edith Bruck – *Andremo in città*. Il est aussi l'auteur d'une vie de Rimbaud portée à l'écran, *Una stagione all'inferno* et de plusieurs productions pour la télévision.

Il publie à 28 ans un premier recueil : *L'esperienza*, que Luciano Anceschi insère dans sa remarquable anthologie *Linea Lombarda* qui réunit cinq autres poètes : Vittorio Sereni, Roberto Reborà, Giorgio Orelli, Renzo Modesti et Luciano Erba (Varese, Magenta, 1952). Dans les années cinquante, Risi publie *Polso teso* (1956, et dans une version plus longue et remaniée, 1973), *Civilissimo* (1958) : ces deux recueils seront rassemblés en 1961 dans *Pensieri elementari*. Par la suite on peut indiquer : *Minime Massime*, 1962, *Dentro la sostanza*, 1965, *Di certe cose che dette in versi suonano meglio che in prosa*, 1970 (prix Viareggio), *Amica mia nemica*, 1976, *I fabbricanti del « bello »*, 1983, *Le risonanze*, 1987, *Mutazioni*, 1991. En mai 2004, il publie *Ruggine*.

En 1994, Nelo Risi *Il mondo in una mano*, anthologie personnelle qui obéit à un principe de composition très remarquable : les poèmes sont classés à l'intérieur de six sections dans lesquels ils apparaissent datés, témoignant ainsi d'une constance dans l'évolution : *XX secolo*, *Invito al viaggio*, *Cronaca*, *Le vie del cuore*, *La ragione*, *Esercizi di scrittura*. L'histoire du siècle, la géographie du voyage, les faits divers de la chronique, si chers à la ligne lombarde, les raisons du cœur, la raison qui se connaît et l'esthétique définissent ainsi un parcours vigoureux. C'est de cette anthologie que nous extrayons les poèmes traduits. Si Risi est bien un poète de la ligne lombarde, s'il en partage le sens du concret comme la conviction que la poésie doit prendre en charge l'aménagement du territoire, son œuvre se signale dans cette famille par une tonalité et une portée tout à fait singulières.

Les deux infinis – Risi semble obsédé par la condition de l'homme moderne et le contraste entre la petitesse de son existence et le terrible infini qui la menace : leur situation, leur difficulté d'organiser leur espace et leur temps, celle d'*habiter* cette terre constituent quelques-uns des thèmes privilégiés de ses compositions. Risi est un poète de la ville qui change hélas, plus vite que le cœur de ses habitants. Il enregistre ces passages, il en dit la difficulté, il cherche à en conjurer les effets. À ce titre, il est un critique acerbe de l'Italie de l'après-guerre et on ne s'étonne pas qu'il ait pu trouver en Fortini un *allié substantiel*. Mais la critique de Risi est plus large : elle porte sur le *géocide* lui-même (M. Deguy) ; sur la destruction de la planète par l'atome, par la pollution et cette société de consommation qui transforme tout en choses. Risi interroge la science et ses pouvoirs. On ne s'étonnera donc pas de la présence de textes qui utilisent l'imaginaire et le lexique de la science-fiction. Ce trait est caractéristique de son ton : la poésie est une entreprise de récupération et l'on est sensible à l'agilité avec laquelle Risi insère dans son texte des discours rapportés, du dialogue au texte plus long. Ainsi, dans la *Conférence de presse* (1968), il mime le dialogue journalistique, tandis que dans *Langage parlementaire*, il se joue de la rhétorique de l'assemblée (1967). Au reste, le recueil intitulé *Di certe cose che dette in versi suonano meglio che in prosa* (1970), interroge la capacité politique du poème.

Nelo Risi défend les capacités expressives du poème et l'*impegno civile* passe pour lui par la fabrication du beau comme en témoignent les poèmes de 1983 dédiés aux artistes, peintres (Chagall, Balthus), musiciens (Beethoven, Chopin) et écrivains (Le Tasse, Villon, Flaubert) qui rendent le séjour de l'homme sur terre plus habitable.

Soulignons que Nelo Risi est aussi traducteur du français (Jules Laforgue, Supervielle en 1956, Pierre Jean Jouve en 1957, Kavafis et Queneau).

Sur Le Tasse à Sainte-Anne

Il a perdu le repos
et presque la vie même

Dans les premiers mois, les plus durs,
il se confie aux chevaliers, aux gentes dames, aux abbés
et baise toutes les mains avec tant d'affection
il implore la grâce du seigneur duc si clément
et sérénissime
pour les erreurs passées
duc d'Este, illustrissime
il baise ses mains de manière humblissime
il s'excuse de ne pas avoir la force de pleurer en vers
il est toujours prêt à le servir
qu'il le lui ordonne

Il tient compte des jours
une longue misère
un peu de paille
une chaîne aux chevilles
et ces souris possédées par le démon
parce qu'elles sont affamées
parce qu'elles sont diaboliques
et ces voix ces voix

(« grands rires de moqueries »)

Hanté par les fantômes
lui faut-il un médecin ou bien le confesseur ?
des purges des sirops des pilules de lapis-lazuli
pour soulager les fumées de sa tête
les lacérations de son intestin
et sa fatigue immense
des flux de sang
traversé de secousses

*(« tintements si forts dans les oreilles
qu'il me semble y avoir une de ces
horloges à corde »)*

il envoie la liste de ses péchés au père capucin
redoute les trombes des prix et des peines
qui résonnent terriblement à son imagination
l'Église romaine c'est elle qui commande
lui, un mécréant ?

Et sa Jérusalem ?

Parmi tous ses doutes celui-là l'emporte.

Comme il se suspecte il demande un inquisiteur
absous il se tourmente
il exige le tribunal suprême de la curie
il n'est ni luthérien ni hérétique

(« noms abhorrés abominés pestiférés »)

quand bien même attiré
et vite traversé par les doutes anciens
non qu'il sût les dissoudre
mais parce que MOI JE SAVAIS
QUE TU ÉTAIS INCONNAISSABLE
premier moteur
prince de l'univers
le voir face à face comme Moïse put le voir
la grande machine
ses mains toutes puissantes
l'infini ne connaît ni degrés ni termes

*(« juste mesureur des
faibles forces
de mon entendement »)*

il demande des chemises à fronces
une couverture bleue
un bon bonnet pour la nuit
des bas reprisés dans une valise
et que le velours soit de Modène ou de Reggio

(« quand bien même ceux de Ferrare seraient meilleurs »)

Dans la concorde des vocables discordants
que peut-il sinon se plaindre de son mauvais sort ?
tant d'infirmité affaiblit sa mémoire
– cet esprit qui retenait trois ou quatre cents stances
c'est à grand-peine s'il retrouve un sonnet –
il demande un *De Monarchia* dont il a grand besoin
malgré tout il n'est pas empêché de composer
il obtient trois chambres et le don d'une émeraude
il reçoit des amis comme un courtisan du monde
Montaigne lui rend visite
soucieux des limites qui séparent le sage du fou

*(« J'eus plus de despit encore que de la
compassion, de le voir en si piteux estat,
survivant à soy-mesmes, mesconnaissant et
soy et ses ouvrages »)**

* En français dans le texte.

lucide halluciné
dans la mélancolie sans fin qui le tourmente
tout le jour

(« *et que ce soit dit avec révérence* »)

les mains sur les reins
pourra-t-il jamais respirer à ciel ouvert
sans toujours trouver devant soi
une porte close ?
vieilli avant l'âge
à quarante ans avec pour seul désir
de finir son œuvre
de la corriger
parce que ce qu'il a fait et donné à la presse
est bourré d'erreurs.

(1975)

Analogie

Le chien sur le terrain de l'aéroport,
Laisse seul par la horde du quinze août
À dans les yeux l'éclair de l'abandon

Attendez ! ... mais c'est ça, à demain !

Tous à la fête et tous indifférents
De même les pères détournaient-ils la tête
quand ils passaient le long des rizières.

(1990)

*La sapinière**

Retrouverai-je jamais cette douceur des bois
parmi les lames de lumière ou dans la gaze épaisse
des nuages alourdis, le fourré des hautes futaies
et toutes les sortes d'herbe, avec les baies rougies,
l'éclair d'un furet, un bolet sous la mousse
et le battement les sifflets des bestioles tendres
cette respiration profonde avec sa verte clairière au beau milieu
et ce phrasé précieux où se perdait un enfant stupéfait ?

* Titre en français dans le texte.

Non, le bois n'est plus du tout tranquille
aujourd'hui qu'à pas lents je le parcours à nouveau.
Face au massacre il vaut mieux
que chacun ait son petit arbre, que grandisse
une forêt comme à Jérusalem, pour offrir
une pensée à nos morts.

(1992)

En feuilletant le futur

À l'apparence, comme avant
avec des changements en cours
sinon, ce ne serait pas la vie

Par la fenêtre
d'autres fenêtres un toit tant de toits
et des coupoles et une fugue de terrasses
du trafic frénétique avec des véhicules qui s'envolent
vers les étages supérieurs, abordages/ embarquements très rapides
alors que, plus bas, dans des puits obscurs, ont lieu
les tâches serviles

Des barrières de ciment redessinent les côtes
les vaisseaux de venin les centrales à haut risque
asphyxient la planète où tout est
reproduit, jusqu'au chant des oiseaux
qui ont disparu.

Les animaux familiers
remplacés pour les consommateurs par les pilules et les matières plastiques
paissent dans des parcs naturels, orgueil
des musées verts pour archéologues ; anachronique,
le cheval est un document comme un reste de pierre.

Les plus grands mammifères
fournisseurs de cornes et de crocs, les superbes bêtes féroces
tous éteints ! un destin de plantations pour peuples
affamés, de forêts écroulées de glaciers pollués.

Unique espèce protégée
l'homo sapiens qui avait su, en des temps record
adapter son milieu ; une nature
artificielle est une nature vaincue
inoffensive – entre ces milliards de mondes il en restera
bien un qu'on puisse habiter

c'est l'heure des vieux, un toast, un apéro
pour ceux qui ont vécu le plus grand nombre d'années, haut les béquilles !
ils ont vaincu les limites numériques ils ont passé
les limites de l'écosystème

De continent,
Folle croissance, en continent, poussent
Des migrations de sages bruns noirs jaunes
Fous d'un bien-être, apanage
Des moins prolifiques qui détiennent
Le progrès technologique.

Il reste bien deux trois choses à faire
La drogue les armements les déchets à écouler
Les bons vieux problèmes....
Tout comme avant.

(1990)

Intermezzo léger

Avec un tricycle je voudrais qu'on me tire au sort
pour pédaler sur Mars avec pour seule ressource
un peu d'oxygène, et pour défense une fourrure
car la température y est basse, et comme compagne
une martienne. Là où le ciel est rose
comme dans un joli rêve, presque flottant dans l'air
avec une pesanteur réduite, partager la planète
tous les jours un nouvel endroit, faire des projets
se consacrer à la danse, ou jouer à la pétanque
entre les canaux les pyramides et les roches
et puis s'il y avait une tempête de sable, à l'abri
des ultraviolets sous la tente s'aimer tant et tant
Enlacés serrés serrés, bien loin
De regards indiscrets bien trop sages.

(1986)

Des réserves du passé

Dans cette pluie à verse qui fond chaque rumeur
seules les bulles qui gargouillent en coulant sur les tuiles
une odeur une essence ou d'herbe ou de fleur – tu l'ignores –
flotte dans les airs et son nom son bit ne sort pas extrait
de sa petite case ne trouve pas sa place dans ma mémoire :
arôme de terre qu'on remue ? de fauches passées ? de mousse

de chêne... ambrée ? « Héliotrope » c'est le mot
que j'étais enclin à croire oublié déjà
« tu oublies le nom des personnes qui me sont le plus chères
alors, tu parles, celui des choses... » mini événement ou reste négligé
bande qu'on n'écoute plus résonance écho tressé de pluie
et qu'emporte le vent...

(1985)

Que feras-tu cet été ?

Barrières corallines et îles submergées
sables forêts métropoles galaxies
le monde ne suffit pas, l'imaginaire
navigue dans les airs. À table, on s'amuse
d'une promesse jamais tenue : « ma chérie
avec moi tu te fatigueras des voyages »

Sous l'édredon la blouse ouverte
jusqu'au dernier bouton libère un sein
dans sa plénitude, loin les bagues loin les chaussures
la gorge veut respirer... que les autres
fassent leurs programmes, quant à moi, je migrerais
dans un corps solaire, à l'ombre des yeux.

(1985)

Poèmes extraits de *Il mondo in una mano* © Mondadori, 1994.

Celan

Il n'avait qu'à choisir,
lui, le polyglotte
la langue dans laquelle écrire,
l'œuvre d'une vie

Il a choisi celle à effacer
un mot une pierre
poésie absolue
et qui communique pour les millions qui se taisent.

De *Ruggine*, 2004 © Mondadori
traduit et présenté par Martin Rueff.